

# Du rêve interprétant au rêve interprété : préhistoire de la théorie onirique freudienne

Toru KITAGAKI

## 1. Introduction

L'objectif de ce petit article est d'évoquer tout simplement l'importance qu'on donnait aux phénomènes du rêve au XIX<sup>e</sup> siècle en France, principalement dans le cadre de l'histoire de la pensée psychiatrique. Nous voudrions particulièrement mettre en relief la transformation de la problématique concernant le rêve, qui s'est effectuée au milieu de ce siècle. Le titre de l'article, « Du rêve interprétant au rêve interprété », permet partiellement d'entrevoir cette transformation qui, partant de la révélation devine et mythique des rêves, aboutit à leur objectivation scientifique fondée sur l'observation et l'expérimentation. Finalement, afin de contribuer à la discussion autour du thème du colloque « traduire les rêves », nous voudrions mettre en lumière les nouveaux codes avec lesquels nous traduisons ou interprétons actuellement le sens de nos songes.

## 2. Le monde onirique dans l'antiquité

Pour commencer, posons un bref regard sur l'époque ancienne, qui servira de point de comparaison à la conception moderne. On avait alors pour coutume d'associer les rêves avec le surnaturel et le merveilleux, avec l'au-delà du monde quotidien. Pour les hommes primitifs, et même pour les Grecs anciens, leurs songes étaient la révélation par laquelle des dieux ou des démons leur montraient le destin des hommes. Ce qu'ils révélaient pendant le sommeil, ce n'était pas l'inconscient que chacun possédait en secret tout au fond de son âme, mais c'était plutôt l'Être surhumain avec lequel on ne pouvait prendre contact qu'à travers ses songes. Ce n'était pas le passé d'un individu qui faisait son rêve avec ses expériences déjà vécues, c'était plutôt son avenir qui se montrait, en vertu d'une force surnaturelle, au-delà de l'horizon de la psychologie individuelle.

A cet égard, on pourrait même remarquer une différence radicale de la structure mentale entre les anciens et les modernes. Dans son très ambitieux et polémique ouvrage<sup>1</sup>, Julian Jaynes, psychologue américain, cherche à montrer cette mentalité ancienne tout à fait étrangère à la nôtre, en se référant à des œuvres grecques anciennes comme l'*Illiade* ou l'*Odyssee*. D'après le psychologue, les Grecs anciens n'avaient même pas de « conscience » au sens moderne du mot. Parfois, ils écoutaient soudain, dans leur tête, la voix interne d'un dieu ou d'une déesse, qui commandait impérativement de faire telle ou telle chose. Cette mentalité expliquerait les conversions qui arrivent brusquement aux personnages dans la littérature grecque. Par exemple, au cours d'une bataille, Achille arrête tout d'un coup son attaque sans aucun motif raisonnable. Ce n'est pas son jugement personnel bien réfléchi qui décide de son acte, mais c'est la voix d'un être surhumain qui lui commande soudain d'avancer ou d'arrêter.

Les anciens avaient ainsi une subjectivité spécifique que les modernes ne sont pas bien capables de comprendre ; Julian Jaynes essaie d'expliquer celle-ci par le modèle de la structure mentale « bicamérale ». L'esprit humain avait une structure bicamérale, à savoir deux parties tout à fait distinctes l'une de l'autre. D'après le psychologue, celles-ci correspondaient à la structure du cerveau dédoublé, c'est-à-dire à deux hémisphères cérébraux fonctionnellement différents l'un de l'autre. Ceci dit, c'est l'hémisphère droit qui est censé être lié directement à la voix impérative. Pour les anciens, celle-ci apparaissait comme quelque chose d'inconnu, qui venait du dehors d'eux, car elle ne faisait aucunement partie intégrale de la subjectivité individuelle. Son altérité s'impose de manière privilégiée dans leurs expériences ; elle servirait, dans une différence totale avec le moi moderne, à la fondation de leur morale. Mais ce processus échappait totalement à l'intériorité mentale des anciens : ceux-ci ne prenaient aucunement conscience du jugement moral. En ce sens, ils n'avaient pas de conscience, et ce n'est qu'après l'effondrement de cette structure subjective, que l'on pourra parler de la naissance de la conscience au sens moderne.

Nous ne pouvons ici juger de la validité scientifique de l'audacieuse hypothèse présentée par Julian Jaynes ; pour ce faire, il faudrait bien sûr nous référer à la physiologie, à l'anatomie et à la neurologie. Ce que nous voudrions pour l'instant constater, c'est la structure « spatiale » de l'ancien esprit, au

sens métaphorique. Pour les anciens, l'esprit humain n'est pas totalement intériorisé, ne se trouve pas totalement à l'intérieur de leur corps. Pour les modernes, c'est toujours à l'intérieur de son corps que l'on pense l'objet extérieur et qu'on sent la réalité extérieure. Leur subjectivité est toujours associée au dedans, comme le montre les concepts d'introspection ou d'introjection, tandis que l'objectivité présuppose qu'elle se trouve dans le dehors. D'ailleurs, afin de désigner la structure mentale, on emploie souvent la métaphore de la maison ou de la chambre, qui évoque une séparation claire et distincte entre l'intérieur et l'extérieur.

Mais ce type d'intériorité de l'esprit humain n'est pas du tout évident pour les anciens. On ne réfléchit pas à l'intérieur de soi avant d'agir de telle ou telle manière, mais on est forcé de réagir spontanément à l'inconnu qui vient de l'extérieur, comme la voix divine. Celle-ci vient directement de l'ailleurs, elle paraît complètement étrangère au moi, elle n'appartient au moi en aucun sens. Autrement dit, on n'a pas encore une conscience intériorisée et censée être indépendante, mais on est lié, pour penser ainsi que pour sentir, directement au monde extérieur qui est parfois surnaturel.

Il n'est alors pas du tout surprenant que, chez les anciens, les rêves ne viennent pas de l'intériorité de leur soi, mais qu'ils soient plutôt associés à la puissance extérieure, divine ou diabolique, en tout cas extraordinaire et surnaturelle. La vie onirique ne se trouve pas en dedans, mais se déploie plutôt en dehors. À partir de ce monde de l'au-delà, les songes montrent l'avenir du rêveur et dirige son destin, en donnant une prophétie ou une prédiction. Mais ils sont souvent pleins de symboles énigmatiques dont on a besoin de déchiffrer la signification. À ce stade aussi, on est donc dans la mantique ou la divination onirique, c'est-à-dire dans des processus de traduction ou d'interprétation.

Mais ce qu'on essaie de traduire à partir des rêves, ce n'est pas l'intériorité intime et secrète du rêveur, mais c'est plutôt l'extériorité inconnue qui attire celui-ci vers son avenir. À cet égard, on peut souligner le caractère *actif* que les songes revêtent dans l'époque ancienne : dans le monde onirique, le sujet est totalement *passif*, et subit impérativement des actions successives. On ne peut aucunement maîtriser les rêves, mais c'est plutôt ceux-ci qui dirigent le rêveur vers un monde inconnu, en lui montrant son inéluctable destin.

### 3. La théorie onirique du XIX<sup>e</sup> siècle

Sautant abruptement plusieurs siècles, nous passons maintenant à l'âge positiviste, c'est-à-dire tout au milieu du dix-neuvième siècle, qui voit éclore la théorie scientifique des rêves. Pour mesurer l'ampleur de la littérature sur l'état onirique que connaît cette époque, il n'y a qu'à consulter le premier chapitre de *L'interprétation des rêves* de Sigmund Freud (1856-1939). Celui-ci consacre une centaine de pages à l'examen des ouvrages sur le rêve publiés dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons déjà suggéré, la structure de la mentalité est à l'époque complètement différente de celle des anciens. Bien évidemment, on conçoit déjà une conscience au sens moderne, c'est-à-dire celle qui est totalement intériorisée dans le moi, comme foyer de réflexion, jugement, mémoire, perception et sensation, etc. D'autre part, on commence à concevoir aussi un inconscient, qui échappe à la portée de la conscience, mais qui se trouve quand même au sein de l'âme personnelle.

On sait maintenant très bien que la théorie de l'inconscient se développait de plusieurs façons, même avant Freud, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. D'un côté, on trouve une tradition de l'inconscient « philosophique » ou métaphysique, dont les auteurs représentatifs sont Arthur Schopenhauer (1788-1860) et Karl Robert Hartmann (1842-1906). Plus ou moins proche du courant romantique, ils considèrent l'inconscient comme volonté aveugle de la vie. Cette volonté est considérée comme une source de devenir et d'évolution du monde, mais en tant que force irrationnelle, elle n'aboutit pas à un ordre idéal.

De l'autre côté, on trouve une tradition de l'inconscient « cérébral » ou neurologique. Dans la lignée de cette tradition, on peut compter plusieurs scientifiques, de Marshall Hall (1790-1857) et Johannes Müller (1801-1858), physiologistes anglais et allemand, à Thomas Laycock (1812-1876) et William Carpenter (1813-1885), deux neurologues anglais, en passant par le grand psychiatre allemand Wilhelm Griesinger (1817-1869)<sup>2</sup>. Ils font remarquer que, le plus souvent, les phénomènes neurologiques surviennent sans aucune intervention de la conscience. Mais ces fonctionnements inconscients constituent une partie importante qui décide au fond du comportement humain. On est donc toujours loin de connaître par la conscience une partie inconsciente qui contrôle véritablement notre vie psychique. En ce sens, la psychologie ancienne basée sur l'introspection ne sert rien, et il faut chercher un moyen

fondé sur l'observation et l'expérimentation.

Or, c'est à l'intersection de ces deux traditions de l'inconscient, celles de la philosophie et de la science physiologique ou neurologique, que la théorie du rêve est aussi élaborée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le rêve est donc un sujet qui intéresse à la fois des philosophes, des scientifiques et des médecins. Mais ce qui est commun entre ces savants, c'est qu'ils rejettent tous la vision religieuse ou surnaturelle des songes, c'est-à-dire la vision qui présuppose un monde onirique se trouvant à un niveau supérieur au monde réel. Ils emploient alors une vision tout à fait positive ou laïque, qui considère le rêve comme phénomène absolument immanent au corps et à l'esprit humains.

À ce moment-là, le rêve ne révèle plus le destin de quelqu'un comme venant du dehors ; il tend à s'enraciner profondément dans son corps, son esprit et son passé. Il est créé maintenant par des lois absolument humaines, que celles-ci soient physiques ou psychologiques. On ne sait pas encore exactement ce que sont ces lois, mais on peut supposer dès lors qu'elles s'inscrivent effectivement dans les lois générales de la physiologie et de la psychologie humaines : telles sont les hypothèses sur lesquelles les savants se reposent à l'âge positiviste.

Or, ce qui constitue à l'époque une des caractéristiques de la théorie onirique, c'est l'analogie entre le rêve et la folie. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'aliénistes ou de psychiatres s'intéressent le plus souvent aux phénomènes oniriques, en pensant que les fous sont en fin de compte des rêveurs éveillés. Par exemple, Pierre Cabanis (1757-1808) affirme qu'il existe un lien très fort entre rêve et folie<sup>3</sup>. D'après ce fameux idéologue et médecin républicain, le cerveau n'est pas un simple organe passif d'enregistrement de sensations, mais il peut fonctionner de façon spontanée en l'absence de sensations externes et internes. Dans des cas anormaux, cette spontanéité engendre des hallucinations qui ne correspondent aucunement à la réalité. À cet égard, le fonctionnement du cerveau est presque identique lors du sommeil ainsi que du délire. Le rêve est donc, comme la folie, un phénomène cérébral spontané et automatique qui se passe sans réalité correspondante.

En associant ainsi le rêve et la folie, Cabanis fait redescendre les deux sur la terre positive et physiologique. Comme nous l'avons déjà constaté, le rêve n'est plus quelque chose de surnaturel et de merveilleux. Mais simultanément, la folie passe par le même chemin et n'est plus ce dont le démon a pris

possession. Elle devient, comme le rêve, un phénomène organique et physiologique qui pourra être expliqué par la démarche scientifique.

D'ailleurs, le rêve sera bientôt un instrument qui permettra de comprendre la folie : c'est par son analogie qu'on commence à imaginer ce qui se passe réellement dans l'esprit des aliénés. C'est le cas chez Jacques Moreau de Tours (1804-1884)<sup>4</sup>. Il utilise aussi un autre instrument pour bien connaître le monde intérieur de la folie : c'est la drogue, plus particulièrement le haschisch<sup>5</sup>. Pendant le sommeil, un médecin normal aussi perd le moi et sa pensée ; sa mémoire et sa perception se dérèglent profondément. Et l'on peut avoir une expérience semblable quand on prend de la drogue. Il semble d'ailleurs que les fous aient une telle expérience dans leur délire. Le rêve ainsi que la drogue constituent ainsi des instruments qui nous permettent de comprendre subjectivement la folie. On a là une sorte d'instrumentalisation ou de médicalisation du rêve.

Pour esquisser la théorie onirique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en France, il faut signaler encore deux chercheurs au moins : Alfred Maury (1817-1892) et Hervey de Saint-Denys (1822-1892). Ces deux personnages ont quelques points communs : presque contemporains, ils sont tous professeurs au Collège de France, mais ni en tant que psychiatre ni en tant que philosophe. Maury est archéologue, tandis que Saint-Denys est sinologue. Mais également comme psychologues amateurs, ils s'intéressent dès leur jeunesse aux phénomènes oniriques, et commencent à explorer la vie nocturne.

Pour ce faire, ils adoptent la méthode positiviste qui valorise avant tout l'observation et l'expérimentation. D'un côté, les deux grands savants cherchent à consigner leur vie nocturne par écrit, en s'efforçant, dès leur réveil, de se rappeler ce qu'ils ont rêvé pendant le sommeil. De l'autre, afin de créer quelques songes artificiellement, ils demandent à leurs proches de leur apporter des stimulations sensorielles lors de leur sommeil. Par exemple, pendant qu'ils dorment, leur femme ou domestique leur font respirer un parfum, ou font du bruit avec un instrument métallique. Et dès leur réveil, ils vérifient à quel point telle ou telle stimulation extérieure a correspondu à ce qu'ils ont rêvé. En accumulant ainsi des expériences d'observation et d'expérimentation au cours de plus de trente ans, ils rédigent une colossale chronique de leur vie nocturne, qualifié de « nocturnal » par rapport au « journal ». A partir de ces données de base, chacun d'entre eux cherche à

réaliser une synthèse qui sera publiée sous forme de grand ouvrage. Ces livres intéresseront Freud plus de trente ans après. Chez Maury, c'est *Le sommeil et les rêves. Etudes psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent*, publié en 1861<sup>6</sup>. Chez Hervey de Saint-Denys, c'est *Les rêves et les moyens de les diriger*, paru en 1867.

Entre ces deux chercheurs cependant, un point de comparaison est aussi très net : Maury souligne plutôt le côté physiologique de sa vie nocturne, tandis que Saint-Denys met en relief le côté psychologique<sup>7</sup>. A l'instar de Cabanis et de Moreau de Tours, Maury pense tout d'abord que le rêveur se trouve dans un état plus ou moins aliéné. Pour cet auteur, le rêve est donc quelque chose qui se déroule automatiquement, sans aucune conscience ni volonté du rêveur ; il est donc déterminé principalement au niveau instinctif, voire physiologique. Maury rapproche ainsi le rêve d'états pathologiques comme somnambulisme, mesmérisme, narcotisme, alcoolisme, et hypnotisme.

Par contre, ce sur quoi Hervey de Saint-Denys insiste dans son livre<sup>8</sup>, c'est son constat selon lequel les éléments physiologiques comme l'activité du cerveau et le système nerveux n'expliquent en rien les songes. Pour expliquer ceux-ci, l'auteur emploie plutôt des termes classiques psychologiques, comme image, imagination, mémoire, attention, volonté, raisonnement, jugement, etc. En plus, ce qu'il fait notamment remarquer, c'est la possibilité de maintenir l'attention et même la volonté pendant qu'on dort : il suppose donc une continuité de l'intelligence entre la veille et le sommeil.

Saint-Denys parle alors d'un « rêve lucide », dans lequel on garde toujours sa lucidité de la veille, tout en prenant conscience de rêver pendant le sommeil. D'après l'auteur, on peut même « diriger » ses rêves, c'est-à-dire que tout en étant conscient de rêver, on peut modifier plus ou moins le cours du rêve comme on veut, et rêver de la manière ce qu'on veut. C'est ce que le sinologue-psychologue a réellement vécu pendant sa vie onirique qui a duré plus de trente ans : parfois, au cours de ses songes, il dirige son rêve dans la direction qu'il souhaite et fait apparaître ce qu'il désire.

Or, la lucidité onirique n'est pas du tout l'apanage d'Hervey de Saint-Denys. Par exemple, juste après celui-ci, Frédéric Van Eeden (1860-1932), médecin et romancier néerlandais, suit le même chemin de la découverte, en tenant un « nocturnal » pendant presque vingt ans. La plupart de ses rêves dont il a fait un rapport sont « lucides », c'est-à-dire qu'il avait parfaitement conscience

de rêver. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on continue à explorer cette voie ouverte par l'attitude positiviste. A travers des rêves lucides, on cherche tant à élucider des phénomènes neuropsychologiques qu'à trouver des moyens psychothérapeutiques. C'est surtout aux Etats-Unis que ce genre de recherches se développe ; parmi bien des chercheurs dans ce domaine, on remarque plus particulièrement Sphen Laberge<sup>9</sup> et Patricia Garfield<sup>10</sup>.

D'ailleurs, les rêves lucides n'intéressent pas seulement le monde académique ou universitaire, mais aussi les milieux mondains ou journalistes : ils font partie effectivement de la culture de la vie quotidienne. Certains parlent par exemple de la possibilité d'un développement personnel à travers la lucidité onirique<sup>11</sup> ; il se dit par exemple qu'en prenant conscience pendant le sommeil, on peut explorer tous les côtés de sa personnalité pour réaliser un plein épanouissement du potentiel humain. On recommande aussi de surmonter, par cet outil onirique, des phobies et angoisses, pour améliorer la qualité de la vie éveillée. A cet égard, on arrive à une autre sorte d'instrumentalisation des rêves, par lesquels on tente de produire des effets positifs et pragmatiques sur la santé physique et mentale, afin de réaliser le bien-être humain.

#### **4. Conclusion**

Pour conclure, nous voudrions constater combien ce point d'arrivée est éloigné de l'endroit où les anciens écoutaient la voix divine dans leurs songes. Du songe extériorisé, le rêve lucide nous amène à une autre extrémité, celui du songe intériorisé : il ne dit rien sur l'avenir, n'a aucunement à voir avec le monde extérieur surnaturel. Il n'a aucune analogie avec la folie. Actuellement dans le rêve, par contre, on a la continuité entre la conscience et l'inconscient ; tout se passe à l'intérieur du moi et il n'y a aucune extériorité. Eclairé par la lucidité onirique, c'est toujours le moi qui, se trouvant au centre, dirige intentionnellement les rêves par la volonté. Là, on peut constater le triomphe du moi sur le non-moi, qui fait partie plus ou moins d'une histoire de la modernité, dans la mesure où celle-ci se résume principalement à un processus qui entreprend de maîtriser la nature par la culture, en englobant le dehors par le dedans.

En même temps, on peut constater aussi une tendance à l'instrumentalisation pragmatique des rêves : l'important n'est maintenant plus l'interprétation

de ceux-ci, mais plutôt leur usage pratique, destiné à la vie éveillée. Quand on peut faire des rêves comme on veut, on n'a plus besoin de les interpréter. Mais ce qui est plus important, c'est comment on peut utiliser nos rêves pour créer une nouvelle vie psychique et améliorer la qualité de la vie quotidienne. Dans le monde onirique, on n'est alors plus un être passif qui se laisse gouverner par la force inconnue et irrationnelle ; on est maintenant d'autant plus actif qu'on dirige et maîtrise ses rêves comme on veut et on désire. Il s'agit d'une nouvelle problématique concernant le rêve, qui apparaît au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et continue d'exister jusqu'à nos jours.

D'ailleurs, ce qui est significatif chez Hervey de Saint-Denys et ses successeurs, c'est qu'ils refusent l'analogie entre le rêve et la mort. Dans la conclusion du livre *Les rêves et les moyens de les diriger*, Saint-Denys écrit que ce rapprochement est complètement erroné, et qu'il faut rapprocher plutôt le rêve de la vie. Par l'apparence semblable d'un homme endormi et d'un cadavre, les anciens pensaient que le songe était une voie pour accéder au monde des morts. Mais ce que souligne Saint-Denys, c'est plutôt le fait qu'on peut se réveiller pendant le sommeil par un rêve lucide, qui nous permet de retourner, du monde des morts à celui des vivants. Avec les forces du désir et de la volonté, il se dirige ainsi vers le côté de vie, au lieu de s'approcher du seuil de la mort. Ses successeurs héritent de cette orientation, et cherchent à retirer un sens positif du rêve qui ne leur paraît plus le reflet de l'au-delà.

Mais pourrait-on vraiment oublier les rêves des anciens, les rêves qui nous amènent ailleurs, au monde extérieur et impersonnel ? Ce mode extérieur et impersonnel, ce sera finalement le monde de Hadès, le monde des morts<sup>12</sup>. Pendant le sommeil, on est plus ou moins mort, on est le plus proche de la mort. Mais c'est ce qu'on oublie souvent à l'époque moderne. Comme toujours, on a besoin d'un *memento mori*.

## Notes

1. JAYNES, Julian, *The Origin of Consciousness in the Beginning of the Bicameral Mind*, Boston, Houghton Mifflin, 1976 (*La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*, traduit par Guy de Montjou, Paris, Presses universitaires de France, 1994).
2. GAUCHET, Marcel, *L'inconscient cérébral*, Paris, Seuil, 1992.
3. CABANIS, Pierre-Jean-Georges, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, nouvelle édition établie par le Docteur Cerise, 2vols., Paris, Charpentier, 1855 (rééd.

- Paris, Harmattan, 2005-2006).
4. MOREAU, Jacques-Joseph, *De l'identité de l'état de rêve et de la folie*, Paris, Martinet, 1855.
  5. MOREAU, Jacques-Joseph, *Du hachisch et de l'aliénation mentale : études psychologiques*, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1845.
  6. MAURY, Alfred, *Le sommeil et les rêves : études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, suivies de recherches sur le développement de l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phénomène du sommeil*, Paris, Didier et Cie, 1861. Après la première édition, Maury publie plusieurs rééditions en 1862, 1865 et 1878, en ajoutant les observations de sa vie nocturne qui accumulent au fil des années.
  7. Cette distinction entre Mary physiologiste et Saint-Denys psychologiste risque d'être trop simpliste. C'est vrai que le premier considère principalement l'inconscient<sup>22</sup> — « l'inscient » dans sa terminologie — comme quelque chose qui se déroule au niveau physiologique. Par conséquent, qualifié de matérialiste, il a subi à l'époque tant de condamnations de la part des philosophes spiritualistes. Mais les écrits de Maury sont parfois pleins d'hésitations et de contradiction. Par exemple, tout en admettant lui-même qu'il s'agit d'une sorte d'oxymoron, Maury emploie l'expression de « conscience insciente » pour désigner le dehors de la conscience qui ne peut être réduit au niveau physiologique. Avec le mot « refoulement » tout à fait au sens contemporain, il conçoit partiellement le niveau purement psychologique auquel l'inconscient se déroule.
  8. D'HERVEY DE SAINT-DENYS, Marie-Jean-Léon, *Les rêves et les moyens de les diriger : observations pratiques*, Paris, Amyot, 1867 (rééd. Paris, Buenos Books International, 2008).
  9. LABERGE, Stephen, *Lucid Dreaming, the Power of Being Awake and Aware in Your Dream*, Los Angeles 1985 (*Le rêve lucide : le pouvoir de l'éveil et de la conscience dans vos rêves*, traduit sous la direction de Roger RIPERT, Editions Oniros, Ile Saint-Denis, 1991).
  10. GARFIELD, Patricia, *Creative Dreaming*, New York, Simon & Schuster, 1974 (*La créativité onirique*, traduit par Roger RIPERT, Paris, La Table ronde, 1983).
  11. Par exemple, KERFORNE, Philippe, *Les rêves lucides : diriger ses rêves et maîtriser sa vie*, Paris, L'Age de verseau, 2005.
  12. Il me semble que l'inspiration jungienne souligne toujours cette orientation onirique qui se dirige vers le monde de Hadès. Cf. HILLMAN, James, *The Dream and the Underground*, New York, Harper & Row, 1975.